

DE L'ORIGINE DES ESPÈCES PAR SÉLECTION NATURELLE, ou des lois de transformation des êtres organisés, par Ch. Darwin, ouvrage traduit en français avec l'autorisation de l'auteur, par M^{lle} Clémence Royer. 1 fort vol. in-8, librairies Masson et Guillaumin.

C'était une tâche laborieuse que d'entreprendre la traduction du livre de Darwin ; elle nécessitait une connaissance profonde de la langue de l'auteur et de fortes notions dans les sciences naturelles, physiologiques et ontologiques. Une dame savantel 'a entreprise et menée à bonne fin ; grâce à elle nous connaissons désormais toute la doctrine de Darwin, dont nous ne possédions que des fragments ou d'incomplètes analyses. Il est bon d'ajouter que M^{lle} Clémence Royer n'en est pas à son début pour les questions traitées dans cet ouvrage ; elle a professé à Lausanne un cours de philosophie, dont l'introduction a été publiée et a fait sensation.

Le livre que nous avons sous les yeux est une seconde édition qui aura sans doute le même succès que la première. Les savants et les philosophes, à l'apparition de celle-ci, se sont justement émus des propositions nouvelles et hardies de Darwin sur l'origine de l'espèce humaine.

Dans l'avant-propos de cette seconde édition, M^{lle} Royer fait observer que, depuis les dernières découvertes, faisant remonter l'apparition de l'homme peut-être jusqu'à la période tertiaire, et le montrant représenté par des races distinctes et diverses, il serait prouvé que tous les caractères, les plus essentiellement distinctifs entre l'homme et la brute, ont été acquis lentement et progressivement par une longue série de variétés supplantées les unes par les autres. Elle déclare résolument adopter le système que tout touche à tout, et que toute question de science pure a ses conséquences logiques dans les faits et la pratique du monde.

Des railleries, d'un goût douteux, ont été lancées contre la femme, faute de pouvoir répondre à la savante. « Nous savions d'avance, dit-elle, que toute femme qui ose agir, parler ou même penser sans prendre conseil d'un directeur de conscience, qu'il relève, du reste, de Rome ou de Genève, ne peut manquer de soulever ces religieuses colères... Nous saisirons

cette occasion pour déclarer ici, non pas aux Giboyers de tous les pays et de toutes les Églises, qui ont pu et qui pourront mentir à notre sujet, mais à tous nos lecteurs et amis, que nous ne reconnaissons point de maître; que nous ne sommes enrégimentés ni dans aucune secte, ni dans aucune école; que nous ne suivons d'autre discipline de nos croyances que celle de la raison, et que notre libre conscience est le seul juge de nos pensées comme de nos actes, de nos droits comme de nos devoirs. »

Elle reconnaît une révélation permanente de l'homme à lui-même, s'effectuant par l'élimination d'anciennes erreurs et par l'acquisition de vérités nouvelles.

La doctrine de Jésus, à ses yeux, fut un signe des temps, un présage de mort pour les peuples, parce que le mysticisme, partout où il apparaît, amène l'énervement et la torpeur morale avec la surexcitation des esprits; il est, enfin, un symptôme de décrépitude sociale. On s'explique, dès lors, pourquoi à la révélation chrétienne, c'est-à-dire à la révélation de la chute originelle, de la rédemption par la grâce et de l'élection divine arbitraire, elle préfère la révélation humanitaire qui est, en réalité, continuelle, et dont l'Europe est comme le lieu de prédilection : « Le caractère commun de ces grandes manifestations de la pensée humaine, qui semblent destinées d'ère en ère à marquer les échelons de ses progrès, c'est de réunir, dans un magnifique ensemble, une doctrine pour la pensée sur la nature des choses, leur origine et leur fin, une règle de conduite pour la vie et pour les mœurs en rapport avec l'idéal de la conscience contemporaine et avec les nécessités du lieu et du temps; et enfin des principes de politique pour régler les droits des nations entre elles, comme la morale règle ceux des individus, c'est-à-dire qu'elles doivent comprendre une théologie, une cosmogonie et une sociologie, embrassant la morale, le droit, l'économie et la politique. »

M^{lle} Royer signale un caractère particulier et important de notre époque, c'est qu'on y peut exposer les conceptions les plus hardies, en attendant qu'elles soient jugées vraies ou fausses après les avoir soumises au calcul et à l'observation. On n'est plus retenu par des règles traditionnelles qui, sous prétexte de diriger la science, en arrêtaient le progrès. Les

faits et les idées, qui surgissent des observations nouvelles, doivent être considérés en eux-mêmes bien plus que dans leurs rapports avec les faits et idées antérieurs.

Abordant le problème de l'origine et de la nature des formes organiques, M^{lle} Royer démontre que toutes les solutions qu'on en a essayées se ramènent à deux types : tous les êtres vivants sont sortis par voie de génération plus ou moins régulière les unes des autres, et enfin d'une première forme unique, ou bien chaque forme spécifique a été indépendamment créée par une divinité ou puissance surnaturelle quelconque. Du principe des créations directes, la notion d'espèce ressort comme une entité fixe et définie, les formes organiques sont immuables ; à cela se joint l'idée d'une chute originelle pour tous les êtres qui ne réalisent pas leur idéal ; c'est la doctrine de la Genèse, de Platon et du christianisme. Du principe de la formation des êtres par des causes secondes, se déduit, avec l'idée de leur évolution ascendante et progressive, celle de leur mutabilité continuelle. Les individus sont des entités substantielles, l'espèce n'est qu'une catégorie logique, une ressemblance toute contingente d'attributs variables chez chaque individu de chaque génération successive. Cette doctrine avait été seulement pressentie par Kapila, Aristote et Lucrèce. Or, Darwin cherche à démontrer précisément l'absence de tout idéal prototype et la tendance de la liberté naturelle à faire diverger presque constamment les caractères spécifiques en variant et individualisant les formes. C'est le libre usage que chaque individu fait de ses facultés vitales ou mentales dans sa lutte contre les lois de la nécessité qui déterminent la métamorphose, lentement progressive, des espèces, et qui, successivement, aurait produit des formes de plus en plus compliquées et plus parfaites, et enfin l'homme, dernier terme de la série.

Nul plus que M^{lle} Royer n'était capable de bien interpréter l'œuvre de Darwin ; c'est, en même temps que ce dernier publiait son livre à Londres, qu'elle professait les mêmes idées à Lausanne dans un *cours de philosophie de la nature et de l'histoire*, qui lui valut des lettres anonymes, où on la menaçait des foudres du ciel et des feux de l'enfer ; car elle y enseigna des idées plus hardies encore que celles de Darwin ; elle reprochait même à celui-ci de ne pas aller jusqu'au bout

de son système, et de s'arrêter au milieu de la chaîne de ses conséquences. Darwin agissait ainsi par prudence plutôt que par crainte; ses lecteurs les plus éclairés ont, eux-mêmes, tiré toutes les conclusions qu'il tenait tacitement en réserve.

Sur le sujet capital du livre de Darwin, l'origine et la transformation des espèces, M^{lle} Royer démontre que Darwin n'affirme pas que les espèces varient constamment; la variabilité, selon lui, ne se manifeste qu'avec intermittence. Toutes les espèces vivantes ont leurs ancêtres directs chez des espèces fossiles antérieures, et il suppose seulement quelques types originaux et même peut-être un seul, sorte d'organisme rudimentaire, intermédiaire entre le règne animal et le règne végétal, qui aurait pris naissance à une époque différente de la nôtre comme des précédentes.

Une succession considérable d'époques doit avoir séparé cette création primitive du temps où les premiers débris organiques ont pu se conserver dans le lit de mers tranquilles et refroidies. C'était une organisation cellulaire, lâche, molle et destructible.

Ces espèces progressent généralement, mais non pas universellement ni forcément; celles qui ne progressent pas sont exposées à s'éteindre dans un temps plus ou moins long.

Certain concours de circonstances spéciales peut amener la décadence d'un type ou la dégénérescence d'une espèce sans la faire disparaître.

De la lutte universelle des êtres entre eux, placés en une même contrée, pour subsister, résulte un choix, une sélection naturelle, constante, des races et des individus les mieux adaptés aux circonstances de temps et de lieu, ce qui tranche la question si controversée de l'unité ou de la multiplicité des types originaux de toute espèce en général et de l'espèce humaine en particulier. Chaque espèce n'a plus un commencement défini soit dans le temps, soit dans l'espace. Une variation légère se transmet par voie de génération à plusieurs individus et s'accumule dans leur postérité par voie de sélection naturelle; cette modification s'ajoute à d'autres, survenues dans les organes d'autres individus de la même espèce. Cette variété devient race et se perd, par l'adultération, dans l'espèce mère, en l'améliorant légèrement; c'est une émigration vo-

lontaine ou forcée de la variété fixée, ou la destruction locale de la souche mère. De divergence en divergence, les différences spécifiques deviennent de valeur générique. Le croisement, entre ces variétés successives, bientôt ne donne plus, au lieu de métis féconds, que des hybrides de plus en plus stériles jusqu'à ce que le croisement devienne impossible.

La théorie de sélection naturelle démontre que les races supérieures se sont produites successivement, et sont destinées à supplanter les races inférieures en progressant encore et non à se mélanger et à se confondre avec elles; en un mot, les races humaines ne sont pas des espèces distinctes, mais des variétés bien tranchées et fort inégales, d'où cette autre conclusion que les hommes sont inégaux par nature entre races et entre individus; mais ces différences tout individuelles et toutes contingentes, peuvent disparaître et se fondre en mille nuances intermédiaires, en sorte que cette théorie conclut également contre la distinction des castes et contre l'égalité absolue.

M^{lle} Royer pense, en dernier résultat, que cette théorie renferme en soi la philosophie de la nature et de l'humanité, qu'on y trouve la raison d'être de nos instincts, le pourquoi de nos mœurs, l'origine de la notion du devoir. Enfin, elle nous montre dans notre origine toute brutale la source de nos mauvais penchants, et dans nos aspirations vers le bien et le mieux, la loi perpétuelle de perfectibilité qui nous régit.

Entrons dans les détails du système.

Darwin ayant remarqué, en commençant ses recherches, que l'étude des animaux domestiques lui offrait les meilleures chances de résoudre le problème de l'origine des espèces, a consacré le premier chapitre de son ouvrage à l'examen des variations constatées à l'état domestique, et démontré qu'une somme considérable de modifications héréditaires est au moins possible. A ses yeux, ce sont les espèces les plus florissantes, c'est-à-dire dominantes, des plus grands genres dans chaque classe, qui, en moyenne, varient le plus. Leurs variétés tendent à se convertir en espèces nouvelles et distinctes. Les plus grands genres ont ainsi une tendance à devenir plus grands encore; mais par suite des phases successives de ce mouvement d'accroissement, les plus grands genres tendent

aussi à se briser en des genres moindres. C'est ainsi que les formes vivantes à travers le monde entier se divisent par degrés en groupes subordonnés à d'autres groupes. Il démontre que les conditions de vie par leur action sur le système reproducteur sont des causes de la plus importante variabilité. Les effets de la variabilité sont modifiés à divers degrés par l'hérédité et la réversion des caractères. La variabilité est gouvernée, entre autres lois, par la loi de corrélation de croissance; on peut l'attribuer quelquefois à l'action directe des conditions de vie et au défaut d'exercice des organes.

La sélection naturelle tend au perfectionnement de chaque créature vivante, par rapport à ses conditions de vie organique ou inorganique, et au progrès de l'organisation. Cependant ses formes simples et inférieures peuvent se perpétuer pendant longtemps si elles sont convenablement adaptées à leurs simples conditions de vie.

La sélection naturelle implique l'extinction successive des espèces et la divergence des caractères. Les petites différences qui distinguent les variétés de la même espèce tendent constamment à s'accroître jusqu'à ce qu'elles égalent les différences plus profondes qui séparent les espèces du même genre, même les genres distincts.

La sélection naturelle conduisant à la divergence des caractères et à l'extinction fréquente des formes intermédiaires et moins parfaites, donne l'explication des affinités naturelles des êtres organisés et des particularités qui distinguent chaque classe. Tous les animaux et toutes les plantes sont en relation, et forment comme des groupes subordonnés à d'autres groupes.

Il est difficile de dire pour quelles raisons tel ou tel organe, chez un individu, diffère plus ou moins de l'état du même organe chez ses parents; mais partout où l'on établit des rapprochements et des conséquences, les mêmes idées semblent avoir agi pour produire les différences grandes ou petites qui caractérisent et séparent les unes des autres les espèces du même genre. Les conditions extérieures de la vie ont causé des modifications légères; les habitudes ont des effets plus puissants

pour qu'elles produisent des différences de constitution en donnant plus de force et de développement aux organes.

Les caractères qui sont arrivés à différer depuis que les diverses espèces d'un même genre se sont séparées de leur souche commune, sont plus variables que les caractères qui se sont transmis pendant longtemps et qui n'ont pas varié depuis la même époque.

L'accumulation constante par sélection naturelle des différences qui se produisent dans la paternité de communs parents donne naissance aux modifications de structure.

Les espèces ne sont ni indéfiniment variables, ni reliées les unes aux autres par des degrés extraordinaires, d'abord parce que la sélection naturelle est lente et n'agit que sur quelques formes à la fois, ensuite parce qu'elle implique presque nécessairement l'extinction successive des variétés intermédiaires supplantées par des variétés supérieures.

Une espèce peut, sous des conditions de vie nouvelle, changer ses habitudes, ou en acquérir d'autres différant complètement des habitudes de ses congénères les plus proches.

Beaucoup de modifications entièrement dues aux lois de la croissance, et d'abord sans aucune utilité à une espèce, sont devenues plus tard avantageuses à ses descendants modifiés; et d'un autre côté, un organe autrefois très-important chez des formes anciennes s'est conservé chez leurs descendants modifiés, sans avantages pour ceux-ci.

Deux grandes lois gouvernent le développement des êtres organisés : l'une est l'*unité de type*, l'autre *les conditions d'existence*; l'une consiste dans la ressemblance fondamentale que l'on constate dans la structure de tous les êtres organisés de la même classe, et qui semble indépendante de leurs habitudes de vie. Selon la théorie de Darwin, l'unité de type s'explique par l'unité d'origine. Les conditions d'existence sont comprises dans la loi de sélection naturelle qui agit toujours par des adaptations actuelles ou antérieures.

Arrivé à l'instinct, Darwin essaie de démontrer que les facultés mentales des animaux domestiques sont variables, que ces variations sont héréditaires, et que les instincts varient de même à l'état de nature, bien que plus légèrement.

Ici encore il trouve la confirmation de la valeur et de la vé-

rité de la loi de sélection naturelle dans l'imperfection et les erreurs de l'instinct et aussi dans ce fait que des espèces bien distinctes présentent à peu près les mêmes instincts sous des conditions de vie très-différentes.

Les lois principales de la paléontologie lui démontrent que les espèces se sont produites successivement par une génération régulière, et que les formes anciennes ont été supplantées par des formes vivantes nouvelles et plus parfaites, produites en vertu des lois de variation qui continuent d'agir journellement autour de nous, et conservées par sélection naturelle.

Pour reconnaître que les organes et les instincts les plus complexes ont été perfectionnés par l'accumulation de variations innombrables quoique légères et dont chacune a été utile à son possesseur individuel, il faut admettre : 1° que les organes et les instincts sont, à un degré si faible que ce soit, variables; 2° qu'il existe une concurrence vitale universelle, ayant pour effet de perpétuer chaque utile déviation de structure ou d'instinct; 3° enfin que chaque degré de perfection d'un organe quelconque peut avoir existé, chacun de ces degrés étant bon dans son espèce.

Voilà ce que Darwin s'est efforcé de démontrer; et il termine par ces mots : « Toutes les formes élaborées avec tant de soin, de patience, d'habileté et dépendantes les unes des autres par une série de rapports si compliqués, ont toutes été produites par des lois qui agissent continuellement autour de nous. Ces lois prises dans leur sens le plus large, nous les énumérerons ici : c'est *la loi de croissance et de reproduction*; c'est *la loi d'hérédité* presque impliquée dans la précédente; c'est *la loi de variabilité* sous l'action directe ou indirecte des conditions extérieures de la vie et de l'usage ou du défaut d'exercice des organes; c'est *la loi de multiplication des espèces en raison géométrique*, qui a pour conséquence *la concurrence vitale et la sélection naturelle*, d'où suivent *la divergence des caractères et l'extinction des formes inférieures*. C'est ainsi que de la guerre naturelle, de la famine et de la mort résulte directement l'effet le plus admirable que nous puissions concevoir : la formation lente des êtres supérieurs. Il y a de la grandeur dans une telle manière d'envisager la vie et ses diverses puissances, animant à l'origine quelques formes ou une forme unique sous un

souffle du Créateur. Et tandis que notre planète a continué de décrire ses cycles perpétuels, d'après les lois fixes de la gravitation, d'un si petit commencement, ses formes sans nombre, de plus en plus belles, de plus en plus merveilleuses, se sont développées et se développeront par une évolution sans fin. »

ESQUISSE D'UNE PHILOSOPHIE NAÏVE, par Ernest Jonchère, 1 vol. in-18,
Librairie Vanier.

L'auteur, après avoir traversé les périodes les plus orageuses de la vie, et avoir acquis d'un travail heureux, une certaine aisance, emploie aujourd'hui ses calmes loisirs à des méditations sur les plus graves questions de religion et de philosophie envisagées au point de vue du simple bon sens individuel, sans études préalables. Son livre présente donc un caractère primesautier qui est le meilleur gage d'une conviction sincère. Il a cru pouvoir se fier à sa seule expérience pour parler de toutes choses avec liberté, en dehors des influences de secte, d'ambition et de cupidité.

Rattachant l'idée de Dieu à la marche du progrès effectué par l'homme, il trouve Dieu plus grand qu'on ne le lui avait présenté, et cherche à déterminer le rôle de l'être humain vis-à-vis de lui.

Toutefois, la définition qu'il en donne touche au panthéisme le plus accentué : Dieu est l'univers lui-même, dit-il; il est en moi, il est dans l'insecte, dans le végétal, dans l'océan, dans le rocher, dans l'air, dans l'astre..... Il est le mouvement, la force, la vie et même la mort; il est à la fois esprit et matière... » D'où il suit que l'homme est partie intégrante de Dieu, sa manifestation la plus élevée, sa conscience même.

Étudiant la civilisation dans ses rapports avec une partie de l'antiquité, il cherche à montrer que la naissance et le développement des arts et de la culture de l'esprit rendent impossible le maintien d'institutions basées sur la destruction et l'asservissement des peuples les uns par les autres. Il remarque que le christianisme a été dénaturé dès que de persécution il est devenu puissance officielle. Puis, il montre